

**C E N T R E
INTERNATIONAL
D ' A R T
CONTEMPORAIN
DE MONTRÉAL**

Dans la série « Cartographie des Automatistes à Montréal », #106

**À l'Ermitage
3510, chemin de la Côte-des-Neiges.
Paul-Émile Borduas
Première grande exposition personnelle
du 25 avril au 2 mai 1942**

Claude Gosselin, C.M., 4 août 2020

L'Ermitage, nom donné au bâtiment à cause de son éloignement du collège, a été construit entre 1911 et 1913. Il est l'œuvre de l'architecte Joseph-Alfred-Hector Lapierre (1859-1932) qui l'a réalisé dans le plus pur style Beaux-arts. Il est composé d'une salle de récréation et d'une salle de spectacle, rénové en 1941-1942. L'Ermitage est la propriété de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice dit Les Sulpiciens (1911-1994).

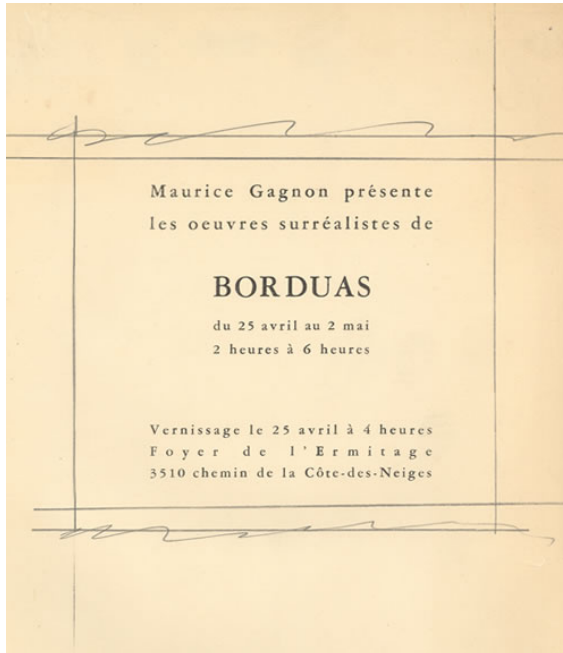
Après la seconde guerre mondiale, la salle de spectacle et le foyer sont utilisés pour des concerts, des pièces de théâtre et des expositions. Elle accueillera des artistes et des musiciens importants, notamment Paul-Émile Borduas, Wilfrid Pelletier et Elisabeth Schuman; la Société Radio Canada y enregistrera devant public des émissions pour la radiodiffusion. Des modifications aux salles seront apportées en 1965.



Vue de la façade latérale de l'Ermitage
donnant sur le chemin Côte-des-Neiges.
Architecte : Joseph-Albert-Hector Lapierre.
Photo : BAnQ, 1956.

Borduas y présente sa première grande exposition : des gouaches

L'exposition est présentée dans le foyer du bâtiment du 25 avril au 2 mai 1942. Elle est organisée par Maurice Gagnon, alors bibliothécaire et professeur d'histoire de l'art à l'École du Meuble où enseigne également Paul-Émile Borduas. Elle a pour titre « Œuvres surréalistes ». *Borduas était le premier artiste à oser réclamer son œuvre du surréalisme dans le titre d'une exposition au Canada* (François-Marc Gagnon, *Chroniques du mouvement automatiste québécois 1941-1954*, p. 67).



Carton d'invitation pour l'exposition *Les œuvres surréalistes de Borduas*, à l'Ermitage, présenté par Maurice Gagnon, du 25 avril au 2 mai 1942. Gail et Stephen A. Jarislawsky, Institute for Studies in Canadian Art.

La première œuvre de Borduas considérée automatiste est *Abstraction verte*, une petite toile peinte en 1941 et exposée à Joliette en janvier 1942. Néanmoins, l'exposition des gouaches de Borduas à l'Ermitage est le véritable point de départ du mouvement.

Selon François-Marc Gagnon, historien d'art et fils de Maurice Gagnon, l'exposition se déroule à l'Ermitage, car aucun autre espace voulait accueillir des œuvres surréalistes et abstraites. Au total, il y aura 45 gouaches, numérotées de 1 à 45, qui reflètent le saut que Borduas fait dans l'inconscient. (François-Marc Gagnon, *Paul-Émile Borduas : life and work*, ACI, 2014, p. 25). Les titres ont été donnés pendant le vernissage ou à l'achat pour satisfaire les collectionneurs. Ce fut un succès, si l'on se fie aux ventes : 36 (ou 37 selon les sources) des 45 œuvres sont vendues : Denis Noisieux, Magdeleine Desroches, Fernand Leduc, Pierre Elliott Trudeau et son frère Charles, Jacques de

Tonnancour et Robert Vigneault ont reçu ou acheté une œuvre. Cette exposition marquera un tournant dans la carrière de Borduas.

Les gouaches exposées à l'Ermitage témoignent de la découverte de Paul-Émile Borduas avec le surréalisme d'André Breton (Catalogue Borduas MBAM). En effet, *Étude de torse* ou N° 14 (1942) est une première œuvre automatiste, selon François-Marc Gagnon, puisqu'elle est réalisée de manière spontanée : le sujet n'est déterminé qu'une fois l'œuvre terminée (François-Marc Gagnon, *Paul-Émile Borduas: Life and Work*, ACI, 2014, p. 24).



Paul-Émile Borduas avec Henri Girard et Charles Doyon devant *Étude de torse*, à l'occasion du vernissage de l'exposition à l'Ermitage, avril-mai 1942. Photo : Archives du Musée d'art contemporain de Montréal.

Le critique Robert Élie, un ami et un allié de Paul-Émile Borduas, publie un article le 25 avril 1942 dans *La Presse* sous le pseudonyme de Pierre Daniel. Élogieuse, sa critique nous explique le processus créatif du peintre : « *Le peintre s'abandonne à ses voies intérieures et ne cherche plus son inspiration dans la nature, mais, grâce à ce don visuel qu'il a reçu à sa naissance, grâce à sa formation, des images surgissent en lui, et ce sont des formes et des couleurs de la nature, des rythmes naturels, que sa main trace sur la toile, et que son intelligence développe et lie* ».

Ce serait au cours de cette exposition que Claude Gauvreau, alors âgé de 17 ans seulement, s'y rend en compagnie de sa mère. Louise Renaud, amie de son frère Pierre, le présente à Paul-Émile Borduas. C'est leur première rencontre. (Jeannette Biondi, *Le jeune homme en colère. Biographie de Pierre Gauvreau*, Outremont : Lanctôt Éditeurs, 2003, p. 67; Claude Gauvreau, « L'épopée automatiste vue par un cyclope », *La Barre du jour*, nos 17-20, janvier-août 1969, p. 50.)

Les gouaches ont été peintes à l'atelier de la rue de Mentana

Borduas a commencé à peindre ses gouaches en 1941. Il avait pris l'habitude de les montrer à ses visiteurs lors des rencontres des mardis soir dans son atelier de la rue de Mentana. Dans une lettre adressée à Borduas, Jacques de Tonnancour parle de son admiration devant ses gouaches. Pour lui, le travail de la matière picturale commence à être plus conscient et réfléchi, au point de laisser l'instinct libre (François-Marc Gagnon, *Chronique du mouvement automatiste québécois 1941-1954*, p. 67).

« Et cette impression [de joie physique], je l'ai ressentie plus forte encore lorsque, à votre atelier, je revoyais le même tableau peint et repeint dix ou quinze fois dans des gammes différentes. Je me demandais ce qui pouvait vous décider à l'arrêter dans un tel état plutôt qu'un autre, puisque vous n'aviez pas l'air de faire un tableau mais de jouer à faire des tableaux. Vous l'arrêtiez peut-être lorsque vous l'aviez vidé, lorsqu'il n'avait plus rien à vous enseigner, lorsque vous aviez épuisé tous ses états possibles, tentant d'arracher à la pâte, en la fouillant et en l'écrasant à la spatule, la solution du mystère de la peinture [...] l'œuvre naissait d'une venue, sans reprise et sans les innombrables transfigurations d'autrefois, et son chant prenait ce caractère d'intégralité, de plénitude qu'à celui de l'être complet, satisfait, comblé » (Jacques de Tonnancour, « Lettre à Borduas », *La Nouvelle Relève*, août 1942, p. 609-613).

Remerciements

Nous remercions les donatrices et les donateurs, privés et corporatifs, qui appuient notre projet. Vous trouverez leurs noms sur notre site web

(<http://ciac.ca/amies-et-amis-du-ciac/>).

Nous remercions nos chercheurs : Vincent Godin-Filion, Auky Gonzales Gysin et Dominique Robb qui ont pu être embauchés grâce aux programmes d'aide salariale des gouvernements du Canada et du Québec. Merci également à Solenn Lacroix, stagiaire aux communications.

Claude Gosselin est le directeur général et artistique du Centre international d'art contemporain de Montréal.